Architecture, Capitalisme et Effondrement

Micky DE JONGE
Guillaume ESCARAVAGE
Pauline LABORDE

Sommaire

Introduction .1

Quels sont les acteurs de l'effondrement? .3

La politique .4

L'architecture .7

Quelles sont les relations entre ces deux acteurs? .11

L'architecture au service du capitalisme .11

Le capitalisme au service de l'architecture .15

Quels seraient les leviers possibles pour un changement? .19

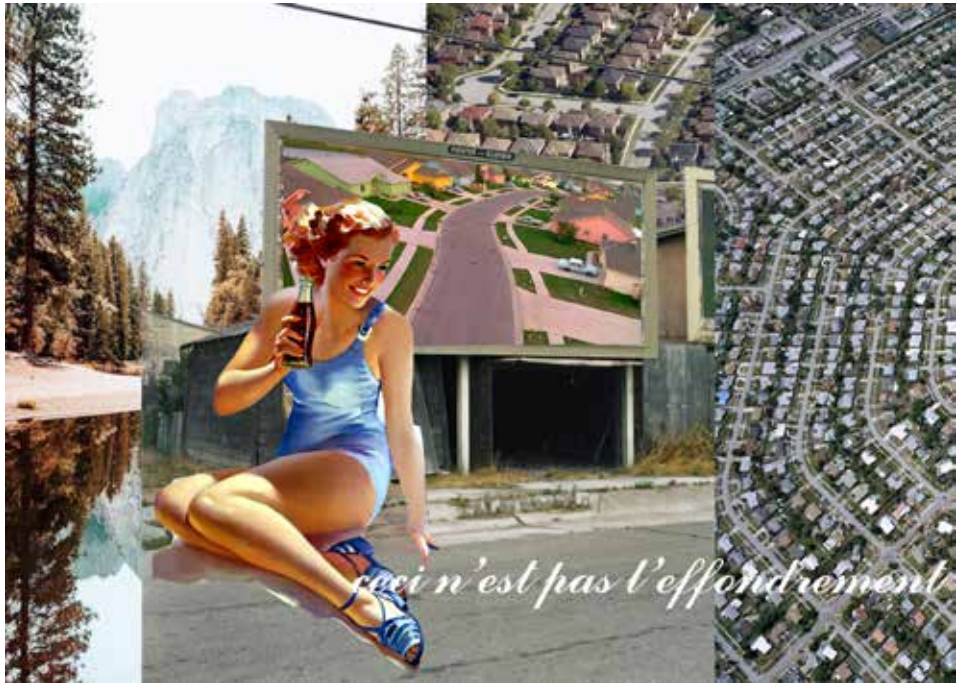
Lois et normes .20

Modèles sociaux .23

Education architecturale .25

Conclusion .28

Notes .30



Introduction

Collapsologie : « exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus. » [1]

La situation actuelle de notre société laisse à penser que nous nous dirigeons vers une impasse. Destruction de la planète, extinction des espèces, manque de ressources vitales, pollution... La théorie de l'effondrement commence à se faire entendre dans quelques médias. Mais cela ne suffit pas, il faut réagir et vite. Que croire ? Qu'en penser ? Mais surtout, que faire pour envisager un avenir plus pérenne ?
Différents textes, dont celui de William Mangold, *Architecture and the Vicissitudes of Capitalism* [2] ont été pris comme point de départ d'analyse. L'effondrement est introduit sous deux facettes bien différentes : celles de la politique et celle de l'architecture. Quelles sont les diverses relations entre ces deux domaines, leur implication dans l'effondrement ? Pouvons-nous envisager des leviers pour créer un monde pour demain ?

Quels sont les acteurs de l'effondrement ?

La politique

L'architecture

De nos jours, nous pouvons observer une domination du modèle capitaliste dans l'économie mondiale. À travers le monde entier, les pays cherchent à évoluer, produire, échanger à l'international etc. La notion de croissance est le fil rouge du capitalisme et de ses dérivés, comme le libéralisme ou le néo-libéralisme.. Mais commençons par donner une définition simple de ce modèle.

CAPITALISME : dictionnaire Larousse [3]

1. Système de production dont les fondements sont l'entreprise privée et la liberté du marché
2. Système économique dont les traits essentiels sont l'importance des capitaux techniques et la domination du capital financier.
3. (Karl Marx) Régime politique, économique et social dont la loi fondamentale est la recherche systématique de la plus-value, grâce à l'exploitation des travailleurs, par les détenteurs des moyens de production, en vue de la transformation d'une fraction importante de cette plus-value en capital additionnel, source de nouvelle plus-value.

Comment le capitalisme est-t-il acteur de l'effondrement ?

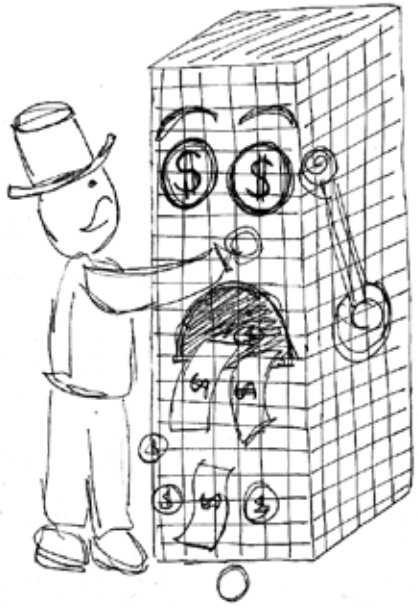
Dans le texte de William Mangold, *Architecture and the Vicissitudes of Capitalism*, l'auteur explique comment le capitalisme est acteur de l'effondrement en s'appuyant sur les écrits de Karl Marx. Ce mécanisme économique est basé sur l'exploitation du travail et l'exploitation de la valeur.

Les hommes sont employés pour produire des objets. Leur travail (force physique) se transforme en un objet matériel; objet qui ne leur appartient plus une fois produit. Ce phénomène d'objectification dépossède l'ouvrier de sa capacité productive. C'est en ça que le capitalisme exploite le travail.
Une fois les divers objets produits, il s'agit de déterminer la valeur. Marx désigne deux types de valeurs : usage et échange.

La valeur d'usage est objective, déterminée par la dose de travail utilisée pour produire l'objet. La valeur d'échange est subjective, établie par les intéractions sociales. Si la valeur d'usage est inférieure à la valeur d'échange, un profit est réalisé. C'est pour cela que le capitalisme exploite la valeur. Il faut produire à moindre coût et échanger pour le plus fort coût. Ainsi, on peut générer du profit, et donc activer la croissance d'une société. En effet, la croissance désigne l'augmentation de la production de biens dans une économie.

Ce modèle économique gouverne en majeure partie les sociétés du XIX, XX et XXI siècles. Les politiques d'états sont généralement en sa faveur, par exemple le néo-libéralisme de Margaret Thatcher ou de Ronald Reagan, la création de l'espace Schengen, etc.. Les politiques capitalistes et libérales ont pour objectif de faire évoluer positivement la croissance économique d'un pays.

Pour cela, elles soutiennent l'idée de faire du profit, mais sans vraiment penser aux conséquences écologiques et sociales....



Nous sommes dans une phase d'accélération totale.

Un deuxième acteur:

l'architecture

Mais en quoi serait-elle actrice de l'effondrement de la société ?

Consommatrice de ressources

Une demande exponentielle de logements

Depuis la nuit des temps, créer des structures pour s'abriter est vital. L'Homme a appris à modifier la nature, pour s'abriter, se protéger et la rendre plus vivable. L'architecture est indispensable, fondamentale dans toute société, développée ou non. Elle englobe beaucoup de domaines. Elle concerne divers programmes, centralise des activités, abrite des pouvoirs, des œuvres, etc.....

Pour faire des bâtiments, d'importantes quantités de ressources naturelles sont nécessaires. Des arbres pour le bois, du sable pour le verre et le béton, du métal, de l'eau, de la terre, du pétrole... Par exemple, le fait même de construire en béton provoque la destruction de nombreux fonds marins pour récupérer le sable s'y trouvant... Le besoin et l'exploitation de tant de ressources renouvelables mais surtout non renouvelables expliquent dans un premier temps pourquoi l'architecture contribue à l'effondrement.

L'architecture devient internationale. Elle n'est pas adaptée à tous les climats. Par exemple, construire des tours de verre en plein désert est une abération car ce type de bâtiments n'est pas adapté à des climats chauds.

L'architecture doit être en cohérence avec son milieu. Pour se sortir des modes et influences mondiales, il faudrait, par exemple, reprendre des techniques plus locales, plus traditionnelles.

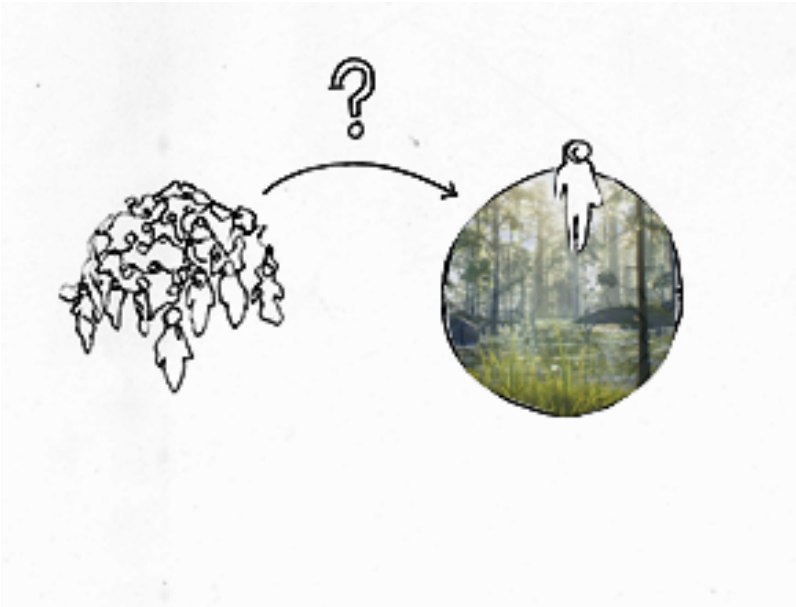
Sans compter qu'il consomme beaucoup de ressources, le domaine de l'architecture et de la construction produit des déchets. C'est même l'un des plus grand producteur dans le monde, produisant près de 41 % des déchets... Cette pollution inhérente au BTP ne peut qu'accentuer le phénomène d'effondrement.

L'évolution de la démographie n'arrange pas la situation de l'architecture. Dans le texte *Comment tout peut d'effondrer* de P. Servignes et de R.Sevens, les nombres parlent d'eux même. « De 1 milliard d'individus en 1830, nous sommes passés à 2 milliards en 1930. Puis c'est l'accélération : il ne faut que 40 ans pour que la population double une fois de plus. 4 milliards en 1970. 7 milliards aujourd'hui. En l'espace d'une vie, une personne née dans les années 1930 a donc vu la population passer de 2 milliards à 7 milliards ! »

L'augmentation exponentielle de la population mondiale ne peut que se traduire par un besoin de logements et bâtiments grandissant. Il faut construire au rythme cette croissance, toujours plus.

Aujourd'hui, l'architecture peut être considérée comme acteur de l'effondrement de part son impact environnemental. Elle utilise beaucoup de ressources en tout genre et produit de grandes quantités de déchets. Ce mode de développement ne prend pas vraiment en compte les questions écologiques contemporaines. De plus, l'augmentation exponentielle de la population mondiale est un facteur aggravant. En effet, l'architecture est très sollicitée. Elle doit suivre ce rythme de croissance rapide, se développer toujours plus vite, à moindre frais... L'architecture devient un produit, consommant des ressources qui s'épuisent et émettant des déchets.

La politique et l'architecture actuelles laissent apparaître leurs implications indéniables dans l'effondrement. Leurs idéologies suivent la doctrine de croissance de nos sociétés. Une question se pose. Ces deux domaines si différents ne se serviraient ils pas mutuellement ?Les stratégies et choix politiques n'aideraient-ils pas au développement de l'architecture ?



Selon la vision que l'on peut avoir de l'architecture, ne peut-elle être pas considérée comme

« au service » du capitalisme ?

Quelles sont les relations entre ces deux acteurs ?

L'architecture au service du capitalisme

Le capitalisme au service de l'architecture

L'architecture est -t-elle au service du capitalisme ?

Aujourd'hui, les bâtiments ont un coût. Les équipements publics, par exemple, représentent de réels investissements pour les communes qui les font construire. Un des problèmes est que les institutions ont de moins en moins de moyens de financements. Cependant un équipement vient enrichir une ville, un lieu, un quartier. C'est un investissement qui va par la suite et la plupart du temps apporter à la ville une plus value foncière et immobilière.

Plus la ville possède des équipements et des réseaux, plus elle sera attractive et chère. De ce fait, elle attire du monde et se développe. Les personnes ayant acheté se retrouvent avec des biens qui prennent de la valeur car ils sont convoités. Les immeubles de logements, par exemple, deviennent de vrais investissements immobiliers. Les promoteurs ne définissent plus l'espace architectural par ses qualités, mais par sa superficie au mètre carré, le nombre de salles de bains, et surtout le capital que l'on peut en tirer. Dans cette vision les qualités spatiales ne sont plus importantes : c'est le profit qui est recherché.

L'architecture devient une matière à profit, essence du capitalisme.

L'achat et la vente d'un terrain ou d'une propriété construite génèrent la création de richesses. C'est la spéculation immobilière. Les communes délèguent les constructions sociales à des promoteurs spécialisés dans les commandes publiques.
De plus, on remarque de nos jours l'apparition d'immeubles sociaux à but locatif pour une durée de vingt ans que chaque particulier peut acquérir. Les biens pourront par la suite être remis, après cette durée au prix du marché.

L'architecture et le produit.

Comme dit précédemment, l'architecture consomme beaucoup de ressources. Elle a aussi besoin de personnes actrices du chantier. Un réel marché se crée pour les entreprises du bâtiment. L'architecture réunie pour la construction d'un bâtiment beaucoup de corps de métiers: maçon, peintre, carreleur, électricien, plombier, zingueur, plaquiste, vitrier, charpentier, etc.

Elle permet de faire vivre de nombreuses professions et crée des profits. En effet, dans le processus de construction, chaque personne gagne de l'argent. Les artisans vendent leurs services et les matériaux plus cher qu'ils ne leur coûtent réellement.

Ensuite, plus généralement dans le processus de construction, il faut que le coût de revient du bâtiment soit inférieur au coût de revente ou de location. Ainsi le client et le promoteur (qui sont parfois la même « personne ») peuvent se dégager des bénéfices. Enfin, grâce à l'immobilier, les habitants ayant acheté font un placement d'argent qui peut par la suite leur rapporter.

Même si la qualité spatiale influe sur le prix d'un logement, sa localisation impacte aussi son coût. Un immeuble à Paris dégagera plus de profits que le même construit dans une ville moyenne. L'architecture et le bâtiment sont sources de profits servant les idéaux capitalistes. Derrière tout bâtiment se trouve un véritable parcours de design. Les architectes cherchent à faire des bâtiments de qualité, répondant aux besoins de leurs futurs occupants. Certains architectes acquièrent plus de notoriété que d'autres grâce à leurs idées innovantes, leurs ambitions, leurs audaces, etc.

Ainsi, cette popularité peut être la source d'un véritable profit. En effet, les « starchitectes » ont un poids : leurs signatures donnent de la valeur à un bâtiment, qui devient la « carte visite » d'une entreprise.
L'architecture devient un phénomène de mode : les projets des architectes tendances s'arrachent à des prix exorbitants. Cette volonté d'être « branché architecturalement » permet de générer des profits.

Le capitalisme est -t-il au service de l'architecture ?

Comme tout modèle économique, le capitalisme connaît des hauts et des bas.

QUAND LE CAPITALISME EST DANS UNE PHASE DE CROISSANCE, la demande de productions augmente dans tout les domaines, dont l'architecture. Ainsi, les architectes sont plus sollicités. On leur demande de concevoir plus. Ces commandes font vivre le métier. Il est possible de prendre exemple sur l'architecture des Grands Ensembles durant les Trente Glorieuses. Les architectes devaient livrer des projets très rapidement et en très grand nombre afin de créer des logements plus descents. Même si ces projets de logements ne sont pas réussis, ils ont permis de fortes rentrées d'argent pour les architectes.

QUAND LE CAPITALISME EST EN CRISE, cela bénéficie quand même aux architectes. En effet, on remarque que la plupart des grands concepts architecturaux, évolutions académiques, se sont développés quand la demande de construction était faible. Les périodes de crises sont propices à l'emergence de nouvelles théories car elles invitent à avoir un regard critique sur l'architecture. Elles donnent aussi du temps à la réflexion architecturale. On peut remarquer cela durant les deux guerres mondiales, où les constructions étaient stoppées. Les architectes ne bâtissant plus, les théories de l'architecture sont apparues en grandes quantités. De nombreuses critiques sur les modèles architecturaux avant cette période ont été émises. Cette remise en question est ce qui permet à l'architecture de ne pas stagner et de ne pas s'ancrer trop longtemps.

Le capitalisme comme moteur de construction.

L'architecture, au-delà de ses concepts et idéaux, représentent un réel coût. Sans capital, l'architecture ne resterait-elle pas que qu'une pensée? Un projet théorique ? La société actuelle, basée sur l'échange et la valeur, permet de construire des bâtiments (car ils représentent eux même une valeur future, un investissement). Dans certains cas, le capitalisme a même donné naissance à des constructions remarquables, belles et riches en qualités architecturales. Il devient presque impossible d'échapper au capitalisme. Pour construire quelque chose aujourd'hui, il faut passer par des sociétés spécialisées. Le coût de revient d'un bien découle du capitalisme et cela permet ensuite de fixer les prix afin de gagner de l'argent. De nos jours, les œuvres architecturales sont rares car elles vont à l'encontre de l'idée de profit. En effet, on cherche des qualités spatiales, le bien être des usagers et leur cohésion sociale. Le but de ces oeuvres n'est pas seulement de faire un profit. Ainsi dès que l'on sort de l'envie de créer une plus value sur ce que l'on construit, il est possible de retrouver une architecture plus riche.
Dans des cas exceptionnels, un fort investissement et une architecture de qualité peuvent générer un profit. On retrouve cela dans le domaine du luxe où la clientèle exige des prestations de très hautes qualités et n'hésite pas à mettre le prix pour tomber sur le bien d'exception.

Le capitalisme comme désir social.

Le capitalisme véhicule des modèles sociaux forts. En effet, dans une société où l'on veut toujours produire plus et mieux, le désir de vivre dans de beaux et grands espaces est fort. Il y a une volonté de modifier son environnement pour pouvoir le montrer et l'apprécier. Il est donc question de refléter une forme de luxe, d'élévation sociale à travers le logement dans lequel on vit.
Le nombre de produits dérivés de l'architecture (livres, magazines, revues, etc) donnent naissance à des images. Images créant un désir dans la société capitaliste. Ainsi, les architectes sont appelés pour créer des intérieurs agréables. L'architecture permet de se rattacher à un modèle social, il s'agit de même de son support.
Le capitalisme véhicule une hiérarchie sociale identifiable matériellement grâce aux biens que chaque personne va accumuler dans sa vie, ses différentes possessions et leurs valeurs. L'architecture favorise cela dans un premier temps par la taille et la localisation du bien, ensuite par le fait d'être propriétaire.

Enfin le nombre de biens et leurs valeurs viennent créer un classement social qui est dans notre société capitaliste, le guide sur lequel il faut se baser. Le capitalisme pousse à la consommation de biens matériels. Par conséquent, les différents appartements qu'une personne possède participent à son rayonnement dans la société.

Y a t-il des leviers pour changer les choses ?

Les lois et les normes

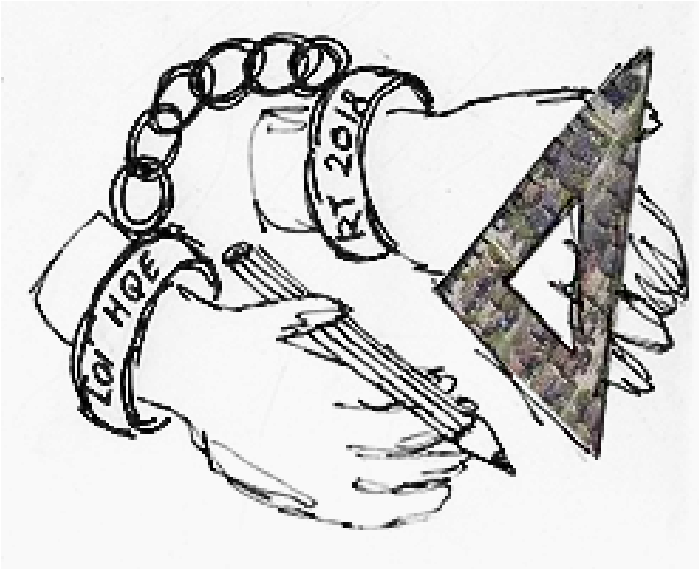
L'éducation architecturale

Modèles sociaux et codes moraux

Faut-il changer les lois et normes architecturales ?

L'architecture peut être contrainte par les lois et les normes mises en place par la politique gouvernementale. Des lois qui peuvent sembler être pour une bonne cause (l'environnement) ne permettent pas aux architectes de construire librement.

Rudy Ricciotti énonce «Les contraintes et les normes ont augmenté de 10 % en 10 ans !» [4]. Cet architecte français a écrit dans son livre L'architecture est un sport de combat, que la multiplication des normes architecturales participe à l'appauvrissement et la standardisation de l'architecture. La loi HQE: haute qualité environnementale est une loi mise en place en 2004 qui vise à limiter à court et à long terme les impacts environnementaux d'une opération de construction ou de réhabilitation, tout en assurant aux occupants des conditions de vie saine et confortable. Jusque là, l'intention semble être fondée sur des valeurs écologiques et hygiéniques importantes.



Cependant cette loi est critiquée par les architectes. Elle défend les intérêts commerciaux des industriels du bâtiment sans être vraiment avantageuse pour les architectes. En effet, la politique contraint l'architecture à une certaine dureté constructive dont il est difficile de se défaire. Elle soutient les industriels au détriment des architectes et encourage aussi un sur-équipement au niveau des ponts thermiques et de l'étanchéité.

La loi RT de 2012 : Réglementation Thermique [5] a pour but de fixer des limites maximales à la consommation énergétique des bâtiments neufs pour le chauffage, la ventilation, la climatisation, la production d'eau chaude sanitaire et l'éclairage. En effet, les normes de la construction en France imposent des règles de sécurité auxquelles on ne peut pas déroger. Les dimensions préconisées par les normes obligent à une surconsommation des matériaux de construction. Il n'y a donc pas d'économie de matière, il est même question de gaspillage.

Lorsqu'un bâtiment déjà existant est rénové , son isolation thermique doit être améliorer même si la rénovation est partielle. Cette obligation de rénovation est prolongée par périodes de dix ans. A l'accumulation des normes répond un sur-équipement thermique et une surconsommation de matériaux, qui «augmentent l'empreinte environnementale par l'énergie primaire consommée». La sur-réglementation s'apparente davantage au consumérisme technologique qu'à la défense d'une mémoire de travail de proximité», dit Rudy Ricciotti. Les savoir-faire locaux ont été peu à peu oubliés au profit de nouvelles techniques, dorénavant les mêmes partout sur le globe.

Il y a donc un réel appauvrissement des techniques de construction et une vraie standardisation à l'échelle mondiale. Le béton est devenu populaire et international, il est pourtant l'un des matériaux les moins écologiques.

Peut-on changer nos modes de vies?

?

Les codes sociaux se sont développés de telle sorte à ce qu'on souhaite tous vivre dans un cadre luxueux. Les maisons familiales ont souvent plusieurs salles de bain, les espaces sont grands, chauffés en hiver et climatisés en été. Nous souhaitons beaucoup de luminosité, avec de belles baies vitrées dans les logements. Cette utilisation de matériaux suscite des mises en oeuvres complexes. En ce qui concerne l'isolation, les ponts thermiques sont moins bien traités lorsque le matériau laisse passer la chaleur ou le froid. Avons nous vraiment besoin de ce confort pour « bien vivre » ? Un grand salon ? Trois salles de bain? Les codes moraux peuvent changer et en parallèle notre société. Le vivre ensemble et le partage ne signifient pas que nous allons moins « bien vivre ». Ce serait surtout un mode de vie plus modeste.

Des tendances actuelles prônent le mode de vie scandinave, le « hygge », une façon de vivre qui rend heureux avec peu. Et ce concept est souvent cité comme la raison pour laquelle les habitants de ces pays sont considérés comme les plus heureux du monde. Ils misent sur la simplicité, un éclairage tamisé et les produits artisanaux.

Dans *Eloge de l'ombre* [6] de Tanizaki , l'écrivain japonais décrit un lieu sombre, simple, peu extravagant dans lequel il découvre avec le lecteur la pièce qu'il décrit comme un tableau. Pour lui, la beauté des espaces ne se situe pas dans les grandes pièces éclairées, au contraire il mise sur un non éclairage. Il critique par cet ouvrage le culte que les occidentaux ont avec la lumière, contrairement à la culture Japonaise qui profite pleinement d'une architecture et de décors sombres. Peut-être que les matériaux sans apparats peuvent créer des atmosphères où nous pouvons tout de même bien vivre.

Nous avons aussi tendance à vouloir tout posséder. La façon de vivre n'est plus centrée sur le partage mais sur la possession. La société nous incite à acheter puis jeter, les objets ont une durée de vie déterminée et sont produits en grandes quantités. Serait-il possible de vivre en collectivité? De partager les choses qui nous appartiennent? Il faudrait apprendre à habiter différemment, mais pour cela il faudrait d'abord changer les moeurs.

L'éducation architecturale est-elle à remettre en question ?

De nos jours il est important de remettre en question l'enseignement de l'architecture dans les écoles. En effet, les établissements proposent tous une éducation similaire. Le Ministère réglemente, organise et propose un type de programme commun qui ne participe pas à une grande diversité dans le champs des cours enseignés. Le Ministère devrait les autoriser à être plus autonomes, tout comme les écoles devraient accepter d'être différentes les unes des autres. Cependant, la différence fait peur et les enseignants ont besoin de certitudes. Le malaise dans la profession d'architecte fait que tout le monde veut se raccrocher à un système standardisé, à se rapprocher de l'ingénierie ou de la recherche.

De plus, l'enseignement reste axé sur une architecture qui est dépassée pour notre société. Cette dernière est vouée à changer dans les années à venir et il est primordial que les futurs architectes prennent part à cette transition sociétale. Les besoins changent et les capacités de construire également. Il est nécessaire d'instruire les nouvelles générations aux événements à venir et de les préparer à s'adapter. De nouvelles idéologies éducatives doivent être développées autour d'un urbanisme plus vert, d'une architecture plus écologique grâce aux matériaux et à l'adaptation des bâtiments dans leurs milieux. Chaque lieu devrait avoir une typologie de bâtiments leur permettant de se protéger du froid, de la chaleur, des tempêtes, de la neige sans dépenser inutilement une énergie faramineuse. Il est urgent de sortir de cette mentalité de l'architecture de tout les excès, ayant pour seul but de montrer que l'on peut monter le plus haut, ou faire le plus de plus value possible. Une tour dans un désert qu'il soit chaud ou froid est une catastrophe écologique à cause de toute l'énergie mise en oeuvre afin de réguler la température intérieure.

Dans les écoles d'architecture, les matériaux ne sont pas la source primaire de préoccupation des étudiants, qui sans trop y réfléchir choisissent des matériaux chers, et peu durables. Alors que d'autres matériaux comme la terre, peuvent posséder d'une écriture architecturale aussi forte et beaucoup plus durable.

Des tendances actuelles prônent le mode de vie scandinave, le « hygge », une façon de vivre qui rend heureux avec peu. Et ce concept est souvent cité comme la raison pour laquelle les habitants de ces pays sont considérés comme les plus heureux du monde. Ils misent sur la simplicité, un éclairage tamisé et les produits artisanaux.

Dans l'éloge de l'ombre de Tanizaki, l'écrivain japonais décrit un lieu sombre, simple, peu extravagant dans lequel il découvre avec le lecteur la pièce qu'il décrit comme un tableau. Pour lui, la beauté des espaces ne se situe pas dans les grandes pièces éclairées, au contraire il mise sur un non éclairage. Il critique par cet ouvrage le culte que les occidentaux ont avec la lumière, contrairement à la culture Japonaise qui profite pleinement d'une architecture et de décors sombres. Peut-être que les matériaux sans apparats peuvent créer des atmosphères où nous pouvons tout de même bien vivre.

Nous avons aussi tendance à vouloir tout posséder. La façon de vivre n'est plus centrée sur le partage mais sur la possession. La société nous incite à acheter puis jeter, les objets ont une durée de vie déterminée et sont produits en grandes quantités. Serait-il possible de vivre en collectivité ? De partager les choses qui nous appartiennent ? Il faudrait apprendre à habiter différemment, mais pour cela il faudrait d'abord changer les moeurs.

Conclusion

L'architecture et le capitalisme sont tout deux des acteurs de l'effondrement. Ils s'appuient l'un sur l'autre pour se développer et perdurer dans le temps. Le capitalisme incite l'architecture à être rentable et à dégager des bénéfices. Dans un même temps l'architecture a besoin du capitalisme afin de financer les projets. Il s'agit donc d'une sorte de cercle vicieux duquel il est nécéssaire de sortir. Il serait alors possible de concevoir un nouveau type d'architecture plus adapté au monde d'aujourd'hui. Il devient urgent de réagir afin d'éviter la destruction de la planète. L'humanité doit changer ses habitudes. En tant que futurs architectes, ces questions contemporaine ne doivent plus être ignorées et doivent être intégrées dans le concept même du projet.

Notes

1 SERVIGNE, Pablo et STEVENS, Raphaël. Comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes. Paris : Éditions du Seuil, 2015. Collection Anthropocène. ISBN : 978.2.02.122331.6.

2 MANGOLD, William. Architecture and the Vicissitudes of Capitalism. In FLOWERS, Benjamin. Architecture in an Age of Uncertainty. 1st edition. New York : Routledge, 2016 ,pp. 15-24. ISBN : 978.1.4094.4575.3.

3 DICTIONNAIRE LAROUSSE. Définition : Capitalisme. [Consulté le 15.10.2018]. Disponible à l'adresse : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/capitalisme/12906>.

4 RICCIOTTI, Rudy. L'architecture est un sport de combat : Conversations pour demain. Paris : Textuel, 2013. ISBN : 978-2-84597-462-3.

5 MINISTÈRE DE L'ÉCOLOGIE, DU DÉVELOPPEMENT ET DE L'AMÉNAGEMENT DURABLE. Arrêté du 28 décembre 2012 relatif aux caractéristiques thermiques et aux exigences de performance énergétique des bâtiments nouveaux et des parties nouvelles de bâtiments autres que ceux concernés par l'article 2 du décret du 26 octobre 2010 relatif aux caractéristiques thermiques et à la performance énergétique des constructions. Journal Officiel, n°0001, 1 janvier 2013, texte n°46.

6 TANIZAKI, Junichirô. Éloge de l'ombre. Traduit du japonais par René SIEFFERT. Paris : Verdier, 2011. ISBN : 978-2-86432-652-6.